

**"PENDANT 20 ANS JE L'AI CHERCHÉE
ET IL M'A FALLU 20 ANS DE PLUS POUR M'EN DÉTACHER"**

- PEDRO ALMODOVAR -



67 Internationale
Filmfestspiele
Berlin
Panorama

CHAVELA VARGAS

ICÔNE DE LA MUSIQUE MEXICAINE

UN FILM DE CATHERINE GUND ET DARESHA KYI

CHAVELA VARGAS

ICÔNE DE LA MUSIQUE MEXICAINE

FILM DE CATHERINE GUND ET DARESHA KYI

2017 / Durée: 1h33 / Mexique-USA-Espagne / Image: 1.78 / Son: 5.1

AU CINÉMA LE 15 NOVEMBRE 2017

PRESSE

DARK STAR Jean-François Gaye
239 Rue Saint-Martin
75003 Paris
01 42 24 08 47
jfg@darkstarpresse.fr

DISTRIBUTION

BODEGA FILMS
35, rue de Faubourg Poissonnière
75009 Paris
01 42 24 06 49
info@bodegafilms.com

LETTRE HOMMAGE DE PEDRO ALMODOVAR

ADIEU VOLCAN

Pendant 20 ans je l'ai cherché sur les scènes où elle se produisait habituellement, et du jour où je l'ai enfin trouvé, dans la minuscule coulisse de la Sala Caracol à Madrid, il m'a fallu vingt ans de plus pour m'en détacher, jusqu'à cet adieu interminable, sous le soleil irritant madrilène.

Chavela Vargas a transformé l'abandon et le désespoir en une cathédrale dans laquelle nous tombons tous, et de laquelle nous sortons réconciliés avec nos propres erreurs, prêts à les commettre à nouveau, à réessayer une nouvelle fois.

Le grand écrivain Carlos Monsivais a dit « Chavela Vargas a su exprimer le désespoir des *rancheras* (chansons populaires latino-américaines *ndlr*) avec la nudité radicale du blues. »

Selon le même écrivain, si on laisse de côté la mariachi, Chavela a su retirer le caractère festif des *rancheras* en montrant dans toute sa nudité, la douleur et l'échec de ses paroles.

Dans le cas de « *Piensa en mi* » (et ça c'est moi qui le dit), une espèce de *danzón* de Agustin Lara, Chavela a tellement modifié la rythmique originale, qu'elle a fait d'une chanson guillerette et dansante, un *fado*, une berceuse douloureuse.

Personne d'autre que Chavela ne chanta avec une détresse aussi juste devant le grand José Alfredo Jiménez. « Et s'ils veulent en savoir plus sur mon passé, il faudra que je leur mente à nouveau. Je leur dirais que je viens d'un monde rare, où on ne connaît pas la douleur, que j'ai triomphé en amour et que jamais (MOI JAMAIS, chantait-elle), je n'ai versé de larmes ». Chavela croyait avec l'insistance de la fin de ses chansons qu'un

nouveau genre devrait porter son nom. Les chansons de José Alfredo sont nées de la société et parlent de défaites et d'abandons, Chavela y ajoutait un chagrin ironique qui se superposait à l'hypocrisie du monde dans lequel elle vivait et devant lequel elle chantait toujours, vaillante. Elle finissait par s'en délecter, convertissait la plainte en hymne, te crachait les mots de la fin en pleine tête. En tant que spectateur, c'était une expérience qui me dépassait, personne n'était habitué à ce qu'on lui mette un miroir aussi près des yeux, la détresse avec un coup fatal, littéralement cela me déchirait. Je n'exagère pas. Je suppose qu'il y a quelqu'un ici à qu'il est arrivé la même chose.

Durant sa deuxième vie, quand j'avais déjà plus de soixante ans, le temps et Chavela marchèrent main dans la main, en Espagne j'ai rencontré une complicité que Mexico avait nié. Et dans le sein de cette complicité Chavela a soulevé une sereine plénitude, ses chansons gagnèrent en douceur, et elle y développa tout l'amour qui se logeait dans son répertoire. « Ecoute, je veux l'étoile de l'éclat éternel, je veux la coupe de cristal la plus fine pour trinquer à la nuit de mon amour. Je veux la joie d'un bateau qui revient, et milles cloches de gloire qui sonnent pour trinquer à la nuit de mon amour ». Tout au long des années quatre-vingt-dix, et début de ce siècle, Chavela a vécu cette nuit d'amour, éternelle et heureuse avec notre pays, et comme chaque spectateur, j'avais l'impression qu'elle ne vivait cette nuit d'amour qu'avec moi. Chavela chantait seulement pour toi, à l'oreille, et quand le torrent de sa voix était moins puissante, (je ne parle pas de déclin, elle n'en a pas connu, elle faisait et chantait ce qu'elle voulait et comme elle le voulait) Chavela redevenait plus intime. Les meilleures versions de « *La llorona* », elle les interpréta durant ses derniers concerts. Elle entamait la chanson dans un murmure, et dans cette tonalité elle poursuivait, récitant parole après parole, jusqu'à arriver à l'épique final. Chanter, ce que l'on entend par *chanter*, elle ne le faisait seulement qu'à la dernière strophe, de façon plus intense jusqu'à crier son bref et ultime mot. « Si je t'aime comme tu aimes Llorona, tu voudrais que je t'aime plus. Si je t'ai déjà donné la vie, Llorona, que veux-tu de plus. Tu veux PLUS ! ». Je tremblais lorsque j'entendais le mot « plus » crié par Chavela.





Je l'ai présenté dans des dizaines de villes, je me souviens de chacune d'entre elles, des minutes passées dans les loges avant le concert, elle avait arrêté l'alcool et moi le tabac, dans ces moment-là, nous étions comme deux syndromes d'abstinence côte à côte, elle me racontait le bien que lui ferait un petit verre de tequila, pour réchauffer sa voix, et moi je lui disais que je me fumerai bien un paquet de cigarettes pour combattre l'anxiété, et nous finissions par rire, main dans la main, en s'embrassant. Nous nous sommes beaucoup embrassés, je connais très bien sa peau.

Les années d'apogée espagnole ont permis à Chavela de se produire à l'Olympia de Paris, une prouesse que seule la grande Lola Beltrán avait eu l'occasion de réaliser avant elle. Au milieu des places de l'orchestre, j'avais à mes côtés Jeanne Moreau, je lui ai traduite plusieurs fois quelque strophe de la chanson jusqu'à ce que Moreau me murmure « ce n'est pas nécessaire, Pedro, je la comprends parfaitement », et pas parce qu'elle était espagnole.

Et avec son éblouissante représentation à l'Olympia parisien, il s'en est suivi, pour finir, que les portes qui jusque-là lui avaient été solidement fermées, s'ouvrir. Celles du Théâtre Bellas Artes de Mexico, un autre de ses rêves. Avant de monter sur scène à Paris, un journaliste mexicain m'a remercié de la générosité que j'avais accordé à Chavela. Je lui répondis alors qu'il ne s'agissait pas de générosité, sinon d'égoïsme, je recevais beaucoup plus que je ne donnais. Je lui disais aussi que bien que je ne crusse pas en la générosité, je croyais en la mesquinerie, et je me réfèrais justement au pays dont la culture avait pour ambassadrice des plus ardentes, Chavela. C'est sûr que depuis qu'elle a commencé à chanter dans les années 50 dans des petits clubs (celui qui a fait connaître El Alacrán, qui y a débuté aux côtés de la ballerine exotique Tongolele !) Chavela Vargas était une déesse, mais une déesse marginale. Elle me raconta qu'on ne l'avait jamais autorisé à chanter à la télévision ou dans un théâtre. Après l'Olympia, sa situation changea du tout au tout. Cette nuit-là, celle du Bellas Artes, elle avait aussi eu le privilège de donner une représentation, Chavela avait atteint un autre de ses rêves, et nous avons fêté cela et partagé ce moment avec la personne qui le méritait le plus, José Alfredo Jiménez, dans le bar Tenampa de la Place Garibaldi. Assis au pied d'un des murs en

hommage à l'incommensurable José Alfredo, nous buvions et chantions jusqu'au petit matin (elle non, elle buvait de l'eau, bien que le jour suivant, les journaux locaux affichaient à la une « Chavela s'est remise à boire »). Nous chantions jusqu'à la folie, tous ceux qui ont eu la chance de l'accompagner ce soir-là, mais par-dessus tout, Chavela chantait, avec un des mariachis que nous avions loué pour l'occasion. C'était la première fois que nous l'écoutions chanter accompagnée par la formation originale et typique des *rancheras*. Et ce fut un miracle, parmi tous ceux que j'ai eu la chance de vivre à ses côtés.

Pendant sa dernière visite à Madrid, durant un déjeuner privé avec Elena Benarroj, Mariana Gyalui et Fernando Iglesias, trois jours avant sa représentation à la Résidence des Etudiants, Elena lui demanda s'il ne lui arrivait jamais d'oublier les paroles de ses chansons. Chavela lui répondit : « parfois, mais à la fin, je retombe toujours juste ». Je me tatouerai cette phrase en son honneur. Combien de fois l'ai-je vu retomber juste ! Cette nuit-là, dans l'indescriptible bar Tenampa, Chavela avait fini la nuit là où elle devait finir, sous l'effigie de son cher compagnon de beuverie, José Alfredo, et accompagnée d'un mariachi. Les chansons qu'elle avait autrefois déchirées, accompagnées par deux guitares, retrouvèrent des tonalités ludiques et festives, comme ça devait l'être. « La dernière gorgée » fut, cette nuit-là, un hymne à la joie exquis, d'avoir tout bu, d'avoir aimé sans limite et de rester vivant pour continuer de chanter cet hymne. L'abandon s'était transformé en fête.

Il y a 4 ans, j'ai été à la rencontre du lieu de Tepoztlán où elle vivait, face à une colline au nom imprononçable, celle de Chalchitléptl. Dans ces vallées et collines dégringolaient « Les 7 merveilles », qui cette fois, était la version américaine des « 7 samourais » de Kurosawa. Chavela me raconta la légende qui disait que la colline ouvrirait ses portes lors du prochain Apocalypse, et seuls seront sauvés ceux qui arriveraient à entrer à l'intérieur. Elle me fit remarquer le lieu concret du versant de la colline où semblaient être dessinées les portes en question.

Beaucoup de légendes circulent, organiques, spirituelles, végétales, sidérales, dans cette zone de Morelos. En plus des collines, avec plus de roche de que de terre, Chavela cohabitait également avec un volcan d'un nom très précis, Popocatepetl. Un volcan vivant, avec un passé d'amant humain, impuissant face au corps sans vie de sa bien aimée. Je pris note des noms au fur et à mesure que Chavela les prononçait, et je lui confiais mes difficultés quant à la prononciation des « ptl » à la fin. Elle m'expliquait qu'à une époque, les femmes avaient pour interdiction de prononcer ces mots. Pourquoi ? Simplement parce qu'elles étaient des femmes, me répondit-elle. Une des formes irrationnelles (elles le sont toutes) du machisme, dans un pays qui ne cherche même pas à se cacher de ce dernier.

Pendant cette visite, elle me dit aussi « Je suis en paix », et me le répéta de nouveau à Madrid, dans sa bouche, le mot *en paix*, prenait tout son sens, elle est sereine, sans peur, sans angoisses, sans attentes (ou remplie, mais cela je ne peux l'expliquer), en paix. Aussi elle me dit « un soir je m'arrêterai », et le mot « arrêterai » sonnait à la fois très grave et très léger, à la fois définitif et fortuit. « Petit à petit », continua t-elle, « seule, et j'en profiterai ». Voilà celle qu'elle a dit.

Adieu Chavela, adieu passion.

Ton époux, dans ce monde, comme tu aimais m'appeler,

PEDRO ALMODOVAR.

SYNOPSIS

De Frida Kahlo à Pedro Almodovar, artiste inspirante et inspirée, ce récit composé d'images rares révèle une femme à la vie iconoclaste et d'une modernité saisissante. Figure de proue de la musique mexicaine Ranchera, CHAVELA VARGAS, restera à jamais empreinte de récits et de légendes.

Chavela s'est-elle vraiment glissée tard dans la nuit dans les chambres des maris pour leur voler leur femme ?

S'est-elle vraiment enfuie avec Ava Gardner au mariage d'Elisabeth Taylor ?

Avant son retour triomphant en Espagne, elle avait arrêté de chanter pendant si longtemps que les gens avaient cru qu'elle était morte.

Vêtue comme un homme, fumant et buvant comme un homme, portant un pistolet, CHAVELA n'a cessé d'affirmer sa liberté, sa singularité, son identité et sa passion pour la musique et les textes engagés.





INTRODUCTION

Par sa structure lyrique, *Chavela* emmène les spectateurs dans un voyage évocateur et stimulant à travers la vie de Chavela Vargas, artiste iconoclaste et révolutionnaire. Le ton décontracté et familier de la chanteuse, alors qu'elle discute avec un groupe de jeunes admiratrices dans le film tourné par Catherine en 1991 offre aux spectateurs un regard rare et intime sur cette icône de la chanson à un moment crucial de son parcours. De retour sur scène après 12 ans d'addiction à l'alcoolisme et une rupture douloureuse avec l'amour de sa vie, cette entrevue a lieu juste avant qu'elle ne parte en Espagne où elle renaitra comme le phœnix de ses cendres. Forte, drôle et pleine de vie, elle était dans la fleur de l'âge à 71 ans. Cette entrevue unique sert de fil rouge au film entier qui explore cette vie fascinante de l'artiste, de sa naissance au Costa Rica jusqu'à sa présence éternelle sur terre sous la forme de chansons d'amour passionnées et de relations profondes que les gens n'oublieront jamais.

PRÉSENTATION

Chavela Vargas était une pionnière audacieuse, une sorte de « hors la loi » sexuelle, fidèle à elle-même, dans une époque où vivre hors des sentiers battus n'était pas socialement acceptable et même dangereux. Elle s'en est échappée grâce à son talent, en reprenant la musique Ranchera, qu'elle dépouilla pour lui donner plus de gravité ; et les gens l'ont aimé pour ça. Comme Edith Piaf et Billie Holliday, elle a chanté avec passion et avec souffrance une Ranchera à l'état brut. Personne – et particulièrement aucune femme – n'a jamais autant incarné cette musique de cette façon.

Chavela s'est-elle vraiment glissée tard dans la nuit, dans les chambres de ces maris pour leur voler leur femme ? Les a-t-elle poussées à s'enfuir avec elle ? Était-ce vrai qu'elle portait un pistolet qu'elle dégainait de temps en temps juste pour s'amuser ? Faisait-elle réellement des beuveries du vendredi au mercredi suivant ? A-t-elle vraiment quitté la fête avec Ava Gardner au mariage d'Elizabeth Taylor ?

Communément connue comme « la légende noire », voici les quelques fascinantes rumeurs que les gens adorent partager au sujet de Chavela. On sait qu'elle -même en a répandu beaucoup. Et certaines sont vraies. En vraie conteuse débridée, Chavela choisissait les histoires qu'elle préférait, leur insufflait de la vie et les rendait réelles.

A travers son existence, de sa naissance au Costa Rica en passant par sa vie misérable dans les rues jusqu'à sa reconnaissance mondiale, cette rêveuse idéaliste a pris des morceaux d'elle-même et de ce qu'elle voulait être pour les tisser ensemble et en faire une réalité.

Était-elle une menteuse ? Disons juste qu'elle vivait intensément sa vie et qu'elle ne portait aucun intérêt pour les détails factuels. Par exemple, une fois elle a dit qu'elle avait vécu avec Frida et Diego pendant un mois mais parfois elle pouvait dire que c'était pendant un an, 5 jours ou 5 ans. Quelle différence cela faisait ? Selon elle, le but de toute histoire était de nous faire réfléchir et le plus important, de nous faire ressentir quelque chose. Ce qui importait ici c'était l'amour qu'elle avait partagé avec

Frida et la manière dont cet amour l'avait changé pour toujours. C'était ce qu'elle disait. D'autres disaient que le moment où Frida s'est mise à l'aimer en retour, Chavela s'est refermée sur elle-même et ne la plus jamais revue !

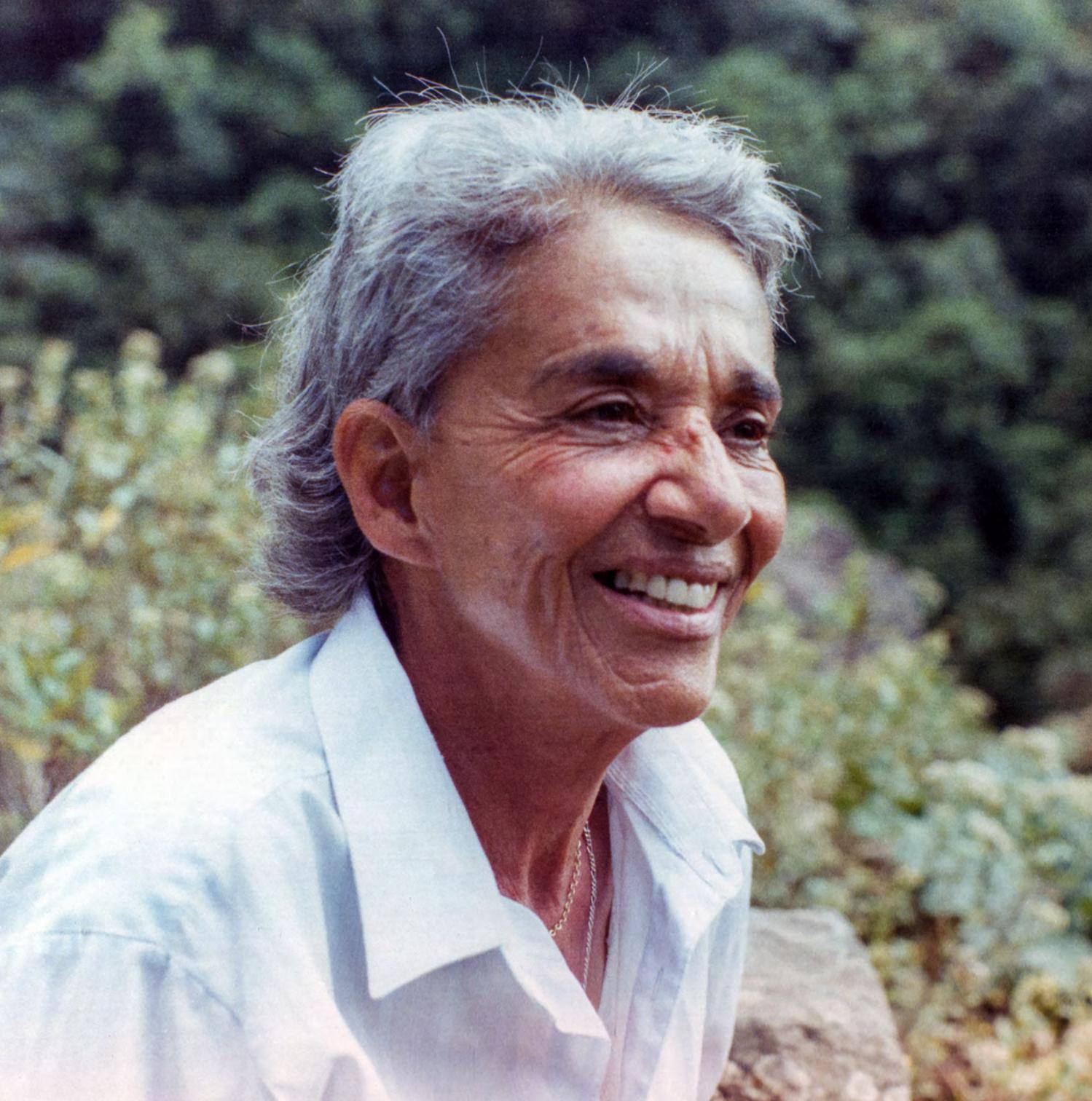
Bien qu'elle n'ait révélé son homosexualité qu'à seulement 81 ans, Chavela a soigneusement conçu son personnage public sous les traits d'une séduisante rebelle, libre d'esprit, *d'une hors-la-loi puissante* qui s'est « faite toute seule ». « Toute ma vie j'ai été une femme avec du caractère. Même enfant. Je me suis « faite toute seule ». Personne ne m'a jamais dicté comment je devais me comporter. J'ai tout appris par moi-même à travers les larmes, la souffrance, la joie, la vérité et les mensonges. »

Comme toutes les bonnes légendes, Chavela a laissé derrière elle beaucoup de coeurs brisés, mais elle n'est plus là pour nous dire pourquoi elle n'a jamais trouvé le bonheur en amour. Tout ce que nous savons c'est qu'elle est tombée amoureuse de la bouteille et qu'elle s'est retrouvée à vivre dans les rues, vivant de la générosité des passants. Nous savons aussi qu'elle a arrêté de chanter pendant tellement longtemps que les gens ont cru qu'elle était morte. Nous savons qu'elle a profondément souffert. Vous pouvez entendre tout ça dans sa voix.

Faire un film sur cette femme aussi ingénieuse qu'insaisissable, ne pouvait se faire de manière trop linéaire. Au contraire, il fallait une approche plus innovante, à la fois spirituelle et émotionnelle afin de montrer l'impact de sa musique et l'effet qu'elle a pu provoquer chez les gens.

En suivant l'esprit de Chavela, nous avons voulu faire un film à son image pour mettre en lumière son parcours haut en couleur, en explorant les nombreux chemins par lesquels, comme de nombreux artistes, elle a pu « se créer elle-même ». A travers la musique, la poésie, les archives et des séquences tournées plus récemment, en faisant résonner les mots puissants de Chavela, nous avons raconté l'histoire de cette lutte acharnée qu'elle a menée pour rester fidèle à elle-même. L'âme de Chavela réside au cœur de cette existence vécue, à la fois heureuse et douloureuse, musicale et profondément spirituelle. Un voyage vers l'acceptation de soi-même.





À PROPOS DE CHAVELA VARGAS (1919 – 2012)

Mentor et égérie de Pedro Almodovar, amie et inspiratrice des plus grands artistes de son temps : Frida Kahlo, Diego Rivera, Juan Rulfo, Agustín Lara, Dolores Olmedo, José Alfredo Jiménez, Lila Downs, et Joaquin Sabina.

Comparée à Edith Piaf par Pedro Almodovar, Chavela Vargas commence sa carrière en chantant dans les rues. Adolescente, elle fuit son pays natal le Costa Rica et sa famille, pour le Mexique et une vie plus libre. Elle ne quittera plus le Mexique dont elle adopte la nationalité. Dans les rues puis dans les cabarets de Mexico fréquentés par l'élite intellectuelle, Chavela renouvelle la ranchera (musique habituellement chantée par les hommes) et se forge petit à petit une solide réputation. Libre et rebelle, elle exprime le rejet d'une société ultra-conservatrice. Vers l'âge de 30 ans elle est découverte sur la grande avenue Insurgentes de Mexico par le compositeur José Alfredo Jimenez, qui deviendra l'auteur de ses principaux succès. Dans les années 1940, Chavela devient très proche des peintres mexicains Frida Kahlo et Diego Rivera, qui l'accueillent un temps dans leur maison.

Absente de la scène pendant plusieurs années à cause de son addiction à l'alcool, Chavela retrouve la santé grâce à une famille d'Indiens qui l'initie au Chamanisme. Chavela surnommée « La Cupaima » sera considérée jusqu'à la fin de sa vie comme la dernière femme chamane.

A 72 ans, Chavela revient sur le devant de la scène avec le soutien de Pedro Almodóvar. A chaque concert où il l'accompagne, il s'agenouille pour embrasser la scène où elle s'apprête à chanter. Elle se produit alors au Carnegie Hall de New York, à l'Olympia à Paris ou encore à la Plaza de España de Madrid.

Chavela est décédée en 2012 à l'âge de 93 ans après la tournée de son dernier album « La Luna Grande » dédié au poète Federico Garcia Lorca. Le monde entier lui rendra hommage. Au cours de sa vie, Chavela a enregistré 80 albums, et a reçu un prix d'honneur pour sa carrière aux Latin Grammy. En Espagne, elle a été la deuxième femme à recevoir l'équivalent de la légion d'honneur.

Proche d'artistes et d'intellectuels reconnus comme Juan Rulfo, Agustín Lara, Dolores Olmedo, José Alfredo Jiménez, Lila Downs, et Joaquin Sabina, sa contribution au cinéma fut également remarquable.

Parmi ses interprétations les plus célèbres: *Tú me acostubraste* écrite par Frank Dominguez extraite du film *BABEL* d'Alejandro González Iñárritu et *La Llorona* et *Paloma negra* du film *Frida* réalisé par Julie Taymor avec Salma Hayek.

Inoubliables, les interprétations de Chavela Vargas étaient chargées d'émotions intenses.

CHAVELA ET PEDRO ALMODOVAR

Jamais peut-être au cinéma et à la scène, une collaboration aussi riche et déterminante artistiquement et spirituellement pour l'un comme pour l'autre, n'aura existé entre deux artistes. Almodovar permettra le grand retour de CHAVELA sur scène et lui permettra d'entamer une seconde carrière en Espagne. CHAVELA signera par sa présence et sa voix plusieurs de ses grands films :

- Chanson originale de Talons aiguilles: *Piensa en mi* interprétée par Luz Casal, 1991
- Bande originale de Kika avec la chanson *Luz de luna*, 1933
- Bande originale de *La fleur de mon secret* avec la chanson *En el último trago*, 1995
- Bande originale de *En chair et en os* avec la chanson *Somos*, 1997

Lors du décès de CHAVELA, Almodóvar lui rendra un hommage bouleversant dans une lettre intitulée « Adieu volcan » qu'il rendra publique.

INTERVIEW DES RÉALISATRICES : CATHERINE GUND ET DARESHA KYI

D'où est venue l'envie de réaliser un documentaire sur cette icône mexicaine ?

Catherine : J'étais entourée par la mort pendant la crise du sida. Lorsque j'ai perdu mon meilleur ami, je me suis enfuie à Mexico et je suis restée là-bas pendant des mois. C'était en 1991. J'avais emporté dans mon sac une vieille caméra Hi-8 parce j'avais déjà pris l'habitude de filmer des performances dans la rue et des moments du quotidien dans ma communauté.

A travers l'objectif de caméra, nous cherchons à nous représenter nous-mêmes - les queer, les gens de couleur dans toute notre beauté et notre sensibilité. J'ai suivi la même impulsion pour trouver et filmer Chavela. A 71 ans, elle était assez méconnue, également queer, oubliée et dénigrée.

Mes nouveaux amis savaient qu'elle avait des problèmes d'alcoolisme, qu'elle avait récemment rompu avec quelqu'un, et qu'elle vivait des moments difficiles. La communauté lesbienne de Mexico à cette époque était assez petite et trouvait que Chavela n'était pas reconnue à sa juste valeur. Il y avait là cette immense icône qui semblait être relayée au second plan et sombrait dans l'oubli. Mais néanmoins, tous savaient qu'elle n'avait pas peur et ils l'admiraient pour cela. Elle était fidèle à elle-même et croyait en son pouvoir. Jamais elle n'a changé les pronoms dans les paroles des chansons que les hommes chantaient aux femmes. Ils aimaient sa musique et saluaient son courage. Elle n'a jamais prétendu être hétérosexuelle. Elle n'a jamais épousé d'homme. Elle a

toujours été elle-même, depuis le début. Elle était leur héroïne.

C'était un miracle d'avoir eu cette interview. Elle nous a invité dans sa maison d'Ahuatepec. Elle n'avait jamais autant parlé avec des inconnus comme elle l'a fait pendant des heures avec nous.

Elle a évoqué des choses personnelles, comme le fait de trouver l'amour et le perdre, de se battre pour être reconnue pour son talent, elle s'est livrée avec beaucoup d'émotion. Elle a parlé de la joie et de la souffrance d'être confrontée à des gens qui la reconnaissaient, et qui l'appelaient soit « diva » soit « gouine ». Nous savions que c'était une opportunité de faire partager son histoire à une large audience. Mais nous ne savions pas que son histoire n'en était qu'à la moitié. Elle s'est prédite à elle-même sa propre trajectoire quand elle a commencé le film en disant : « Ne me demande pas où j'ai été. Demandez-moi où je vais ». Comment aurions-nous pu savoir ?!

Ces interviews sont le point d'ancrage du film *Chavela*. Elle avait une petite notoriété mais elle n'était pas encore allée en Espagne, elle n'était pas encore montée sur les scènes les plus célèbres du monde comme Sala Caracol, Bellas Artes, L'Olympia, ou le Carnegie Hall. Et à cette époque, elle nous implorait, « ne m'oubliez pas. » Nous ne l'avons pas oubliée. J'aime à penser que ce film s'inscrit dans la continuité de mon travail sur le sida vers la fin des années 80 lorsque nous étions en train « de briser l'équilibre de l'histoire officielle. »

Daresha : j'ai toujours été attirée par les histoires d'outsiders qui triomphent. Une latino qui porte des pantalons, qui fume des cigares, qui descend des verres de tequila et qui porte un pistolet tout en chantant des histoires d'amour à des femmes, tout cela dans un pays catholique des années 40... difficile d'être plus marginale (ou plus rebelle) que ça ! Avoir l'opportunité de raconter l'histoire de quelqu'un qui a vécu et dormi dans la rue, s'est perdue dans l'alcool puis a chanté à guichet fermé au Carnegie hall et est apparue dans un film avec Salma Hayek, a été la muse de Pedro Almodovar et reçu la décoration la plus prestigieuse d'Espagne - Comment aurais-je pu résister ?

Comment avez-vous réussi à entrer en contact avec les gens que vous avez interviewé ? et comment avez-vous accédez aux archives ?

Daresha : Pour la plupart des gens que nous avons interviewés, j'ai soit contacté leur représentant ou je les ai contacté par email. Tous étaient heureux de partager leurs souvenirs et leurs expériences avec Chavela. C'était évident qu'ils l'aimaient toujours, même ceux qui parfois l'ont détestée. Chavela est restée très présente dans le cœur et dans la vie de ceux qui l'ont connue. Une des personnes interviewées commence toujours sa journée en écoutant Chavela lire un poème de Federico Garcia Lorca, une autre a dédié un autel à son icône.

Je savais que nous allions trouver tout ce dont nous aurions besoin pour faire le film lors du premier tournage en 2015 à Tepoztlan au Mexique. Diana Ortega, la femme dont on dit qu'elle a inspiré une des chansons que Chavela a écrit, « Maria Tepozteca », a dit que Chavela était apparue dans ses rêves pour la première fois depuis qu'elle était morte. Diana a essayé de déchiffrer sa vision et lorsqu'elle nous a rencontrées, elle a réalisé que son rêve était à propos de nous ! « Vous avez la bénédiction de Chavela pour votre projet » a-t-elle dit solennellement. Du coup, cela m'a détendu totalement car une fois que j'ai entendu ça, je savais que tant que nous ferions notre boulot, Chavela nous enverrait sa magie depuis l'au-delà.

Lorsque nous avons rencontré Adrian Gutierrez, notre archiviste, je savais que Chavela l'avait mis sur notre chemin et qu'il trouverait toutes les archives dont nous aurions besoin pour raconter son histoire. C'est un homme intelligent, chaleureux, travailleur et talentueux. C'est lui qui a fait tout le sale boulot afin d'extraire l'essentiel du matériel d'archives. **Catherine :** Entrer en contact avec tous ceux qui ont connu et aimé Chavela a été un long processus. Au début, c'était principalement un travail intuitif de trouver vers qui elle avait pu aller quand elle n'était pas connue et ensuite quelles étaient les autres personnes qu'elle avait pu rencontrer lorsqu'elle a eu plus de notoriété.

Nous avons commencé à Mexico avec Jesusa et Liliana, les propriétaires de El Habito, l'endroit où j'avais filmé des performances de Chavela au début des années 90. Nous avons retrouvé sa plus jeune amie, la sénatrice Patria Jimenez dans les rues de Cuernavaca à côté de la maison de Chavela. Et nous avons pu entrer en contact avec des personnalités comme Eugenie Leon, Miguel Bose, Martirio. Tout comme Chavela l'avait fait quand je l'ai rencontrée, ils nous ont tous invité chez eux. Pedro Almodovar a choisi d'être filmé dans son studio coloré et très théâtral. Nous étions embrassés par ceux qui embrassaient Chavela. Et ils nous ont toujours offert de la tequila, parfois dès le début, parfois alors nous étions en train de tourner, parfois lorsque nous coupions la caméra, toujours pour célébrer leur joie de se souvenir.

Une scène du documentaire a-t-elle été particulièrement difficile à filmer ?

Catherine : C'est une drôle de question pour ce film qui est fait seulement de trois types de séquences : mes interviews de 1991, nos nombreux interviews récents, et des images d'archives (et des photos) qu'évidemment nous n'avons pas tournées. Les interviews tournées récemment auraient pu être très traditionnelles, mais elles ont été nourries de la chaleur de ces gens, nous accueillant dans le confort de leur maison, entourés de leurs livres, de leurs photos, de leurs plantes. C'est cela aussi qui fait écho à la mémoire de Chavela: l'authenticité.

Quand je regarde la séquence tournée il y a 25 ans où j'avais 25 ans, j'aurais aimé savoir tout ce que je sais maintenant ! Mon producteur ne s'est jamais inquiété de la qualité amateur de mon travail puisque la magie et la sincérité de Chavela était là. Il n'existe pas d'autres interviews comme celle-ci, et nous n'allions pas gâcher cette chance. Nous étions jeunes, honnêtes et admiratifs. Et d'une certaine façon elle nous le renvoyait.

Daresha : La plupart des séquences de ce film étaient très planifiées et pour moi le challenge était plus émotionnel que technique. Souvent les gens pleuraient en parlant de Chavela et comme je suis une personne très empathique j'ai beaucoup pleuré sur ce film.

Puis il y a eu ce tournage avec Pedro, c'était un incroyable moment pour une cinéphile comme moi ! J'ai dû revoir et retravailler mes questions une centaine de fois avant de commencer l'interview. J'étais tellement stressée, à un moment j'ai presque oublié comment on parlait espagnol. En tant que fan absolue, tu veux juste les serrer dans tes bras et leur dire à quel point leur travail compte pour toi.

J'étais très anxieuse chez Alicia Elena. Même si elle avait répondu de façon très enthousiaste à ma demande, l'enjeu était grand car elle était la seule femme que nous avions trouvée, qui avait eu une relation intime avec Chavela. Personne ne l'avait jamais interviewée et je ne voulais pas gâcher cela. Elle ne nous a pas seulement ouvert sa maison et son cœur, elle nous a aussi permis de scanner toutes les photos de sa vie intime avec Chavela que personne n'avait jamais vu.



CHAVELA VARGAS

Discographie sélective / Albums originaux, rééditions, compilations récentes

Chavela Vargas fut l'interprète de nombreux compositeurs notamment Agustín Lara et José Alfredo Jiménez. Elle a enregistré 80 disques en cinquante ans de carrière.

- *El corrido hablado*, 1991
 - *Piensa en mí*, 1991
 - *Boleros*, 1991
- Bande originale de *Kika* avec *Luz de luna*, 1993
 - *Sentimiento de México (vol. 1)*, 1995
 - *De México y del mundo*, 1995
 - *Le canta a México*, 1995
- Bande originale de *La Fleur de mon secret* avec *En el último trago*, 1995
 - *Volver, volver*, 1996
 - *Dos (album)*, 1996
- *Grandes momentos*, 1996
 - *Macorina*, 1996
- Bande originale de *En chair et en os* avec *Somos*, 1997
 - *Chavela Vargas*, 1997
 - *Colección de oro*, 1999
- *Con la rondalla del amor de Saltillo*, 2000
 - *Para perder la cabeza*, 2000
 - *La dama del poncho rojo*, 2001
- Bande originale de *Frida* avec *Paloma negra* et *La llorona*, 2002
 - *Grandes éxitos*, 2002
 - *Para toda la vida*, 2002
 - *Antología*, 2004
 - *Somos*, 2004
 - *Chavela Vargas*, 2004
 - *En Carnegie Hall*, 2004
 - *La llorona*, 2004
- Bande originale de *Babel* avec *Tú me acostumbraste*, 2006
 - *Cupaima*, 2007
 - *¡Por mi culpa!*, 2010
 - *Luna Grande*, 2012

Chansons connues

- *La Llorona*
- *El andariego*
- *Macorina*
- *En el último trago*
- *Un mundo raro*
 - *Piensa en mí*
 - *Luz de luna*
- *Las Ciudades*
- *Las simples cosas*
 - *La Sandunga*
- *El preso número 9*
 - *Paloma Negra*
 - *No volveré*
 - *Soledad*
 - *María Tepozteca*
- *Noches de Ahuatepec*
 - *Que te vaya bonito*
 - *Arráncame la vida*
- *No soy de aquí, ni soy de allá*
 - *Vámonos*
 - *Sombras*
- *Sus ojos se cerraron*
 - *Volver, volver*
- *Noches de boda*

CATHERINE GUND

Réalisatrice/ Productrice

Catherine Gund, la fondatrice et directrice d'Aubin Pictures est une productrice, réalisatrice, écrivaine et activiste et a déjà été nominée aux Emmy. Son travail se concentre sur le changement sociale et durable de la société, sur les arts et la culture, sur le sida/VIH, sur la santé en matière de procréation et sur l'environnement.

DARESHA KYI

Réalisatrice

Daresha Kyi est une cinéaste primée et une productrice de télévision. Après avoir travaillé dans la communauté new-yorkaise des films indépendants, elle décide de suivre une formation en cinéma et rejoint la NYU's Tisch School of the Arts dont elle sera diplômée avec une spécialisation en Film et TV.

Sa passion pour la musique remonte aux nombreuses comédies musicales qu'elle faisait dans son enfance. Elle a aussi chanté et enregistré un album avec Chilum, un groupe de reggae hawaïen populaire, a été membre de la chorale Angel City située à Los Angeles, et a été la chanteuse star dans le groupe de rock et R&B Reciprocity.





RÉALISATRICES/ PRODUCTRICES

Catherine Gund et Daresha Kyi

PRODUCTEURS EXECUTIFS

Lynda Weinman et Bruce Heavin

CO-PRODUCTRICES

Pepita Serrano et Agnes Gund

DIRECTRICES DE LA PHOTOGRAPHIE

Catherine Gund (Mexique), Natalia Cuevas (Mexique), Paula Gutierrez (Espagne)

MONTEUSE

Carla Gutierrez

COMPOSITEUR

Gil Talmi

PRODUCTRICES ASSOCIEES

Laura Tatham, Laura Pilloni

AVEC

Chavela Vargas

ET

Pedro Almodóvar, Elena Benarroch, Miguel Bosé, Alicia Elena Pérez Duarte y Noroña, Liliana Felipe, Patria Jiménez Flores, Laura García-Lorca, Martirio Gira, Mariana Gyalui, José Alfredo Jiménez Jr., Eugenia León, Tania Libertad, Diana Ortega, Tlany Ortega, Jesusa Rodríguez, Marcela Rodríguez, Betty-Carol Sellen

ASSISTANT MONTAGE

Hajer Salem

PRODUCTEURS CONSULANTS

Lourdes Portillo, Juan Mandelbaum

ARCHIVISTE

Adrián Gutiérrez

SON

Sync Sound, Inc.

SERVICES DE POST PRODUCTION

Motion Pictures Enterprises Inc.

PRODUCTION

Aubin Pictures

